

THEODORE PITRAT

1814 — 1841

THEODORE PITRAT, rue du Pérat (1814-1829).

« Claude théodore fils de M^r Pitra et de Louise periot son epouse a été baptisé par moi soussigné le vingt quatre septembre de la presente annee ».

(Arch. Lyon, Ainay, Naissances, 1786, f° 41 v°.)

« Le 27 février 1868, est décédé dans notre arrondissement Pitrat Claude Théodore, Libraire, domicilié 5 quai de l'Archevêché, né à Lyon, 82 ans, fils de feu Claude et de feu Louise Périot, époux de Marguerite Chartier... ».

(Arch. Lyon, Décès, 5^e arrt., 1868, n° 242.)

TH. PITRAT, place Confort, 19 (1829-1833).

TH. PITRAT, rue de l'Archevêché, 3 (1833-1841).

(Voir Kindelem.)

Avant que de succéder à Dominique-Laurent Ayné (voir Kindelem) dans l'atelier de la rue de l'Archevêché, dans des conditions d'ailleurs mal définies, Théodore Pitrat avait exploité, rue du Peyrat¹, d'abord une boutique de librairie puis un atelier d'imprimerie : la première datait de 1810 ou 1811, le second de 1815. La première indication que donne de Pitrat l'*Almanach de Lyon* se trouve dans le volume de 1816, et notre imprimeur s'y trouve à la place même où était Michel Leroy l'année précédente. Cette mention et la place qu'elle occupe ici autorisent-elles, comme l'a cru Aimé Vingtrinier, à faire de Pitrat le successeur des Leroy ? Je ne le pense pas, et je le crois d'autant moins que, dès 1817, nous trouvons que l'atelier « vide » des Leroy est occupé par Anthelme Brunet (voir ce nom).

« Imprimeur de S. A. S. M^{gr} le duc d'Angoulême », Pitrat se lança aussitôt dans la politique et le journalisme incendiaire. Il s'obstinait à « faire des journaux ». Fondateur, en 1819, et propriétaire de la *Gazette universelle de Lyon*, il la vendit en 1826 aux fondés de pouvoirs de la Compagnie de Jésus, qui elle-même « n'eut pas la force de la soutenir », malgré l'appui que lui donnait un certain M. Franchet.

Privé de sa *Gazette universelle*, cet homme aux aspirations surhumaines fonda *L'Écho de l'univers*, écho qui ne fit que fort peu de bruit sur la terre et dont l'univers ne réussit point à dépasser beaucoup les faubourgs de Lyon.

Dès lors, découragé par l'accueil un peu froid qu'avait fait le public à ses conceptions universelles, Pitrat s'efface de la scène politique pendant deux ou trois ans. Mais, en 1829, la loi du 18 juillet, qui permet la publication des journaux sans autorisation préalable, « ranime sa journalomanie ». Aidé par quelques rédacteurs de ses confrères, il crée *L'Écho du jour*, « feuille nulle sous tous les rapports » disent les mauvaises langues, « et qui paraît régulièrement le lendemain de sa date ». Pitrat, ajoute-t-on, pense que « l'on est toujours assez à temps de lire les articles de MM. Sim..., Cor..., Pass..., et ceux d'un certain G..., encore plus niais que les trois premiers », en quoi « Pitrat a raison pour la première fois de sa vie ».

En 1831, notre infatigable fondateur crée encore *Le Cri du peuple*, devenu bientôt la *Gazette du Lyonnais*.

Spécialiste de l'information, Pitrat, pour la réussite de son nouveau journal, avait organisé toute une mise en scène. Il « se faisait adresser sa correspondance de Paris à L'Arbresle, où il l'envoyait chercher tous les jours par un homme à cheval, qui partait de cette ville en même temps que le courrier ». Mais il devançait ce dernier de deux bonnes heures, et il apportait à Lyon des nouvelles qui y étaient connues bien avant la distribution des dépêches de Paris. Ces faits parvinrent rapidement à la connaissance de l'administration des postes, qui fit saisir la correspondance de Pitrat sur un individu du nom de René-Pascal Gentillon qui était son courrier de L'Arbresle.

L'année 1833 fut pour Pitrat l'une des plus tristes de sa triste existence. Emprisonné pour quinze mois, il vit à cette époque se consommer la scission du parti légitimiste à Lyon, et naître un nouveau journal royaliste, *Le Réparateur*, qui fut fondé plutôt contre lui que par lui, et dont Victor de Verna, son collaborateur, qui voulut sans doute se débarrasser d'un ami politique devenu par trop compromettant, était « le chef suprême, l'âme et la vie ».

Il n'est que de lire l'article de Gadrat (voir *infra*) pour se faire une idée de la vie agitée de Pitrat qui, pour défendre des idées, fort chancelantes d'ailleurs, du moins en apparence, passa, il fut un temps, la moitié de sa vie en prison et le reste en luttes stériles contre le régime ou contre les tenants de son propre parti : « Nous n'encombrons pas, disait-il dans la *Gazette*, faisant allusion aux rédacteurs du *Réparateur* — nous n'encombrons pas les salons à lambris dorés ; nos antichambres favoris, à nous, ce sont les geôles et les toits de l'exil » ; quant à nos ressources, ce sont « le travail et les économies d'un père de famille ».

Dans l'énumération que nous donne Gadrat des collaborateurs de Pitrat à *L'Écho du jour*, on remarque qu'il ne lui restait plus, pour rédiger avec lui sa *Gazette du Lyonnais*, que Passeron. Pitrat, en effet, passait sa vie à mécontenter tout le monde. L'allure « boursoflée, grandiloquente et déjà prudhommeque » de sa *Gazette universelle* avait lassé ses lecteurs eux-mêmes, dont « il ne lui restait guère que quelques curés de campagne avec quelques douzaines de douairières ». Il avait lassé Victor de Verna qui, renonçant à s'accorder avec lui, travailla avec ses amis à créer un autre journal légitimiste ; il avait lassé Sarrau, ce méridional Sarrau qui avait, en 1814, « déserté l'étude du droit pour s'attacher à plusieurs journaux royalistes », et avec Pitrat « n'avait pu s'entendre plus de deux semaines » ; il avait lassé jusqu'à l'excellent Alphonse de Boissieu qui, lui aussi, ne put davantage s'entendre avec « l'intraitable Pitrat », et qui songea alors à « lancer avec le duc de Blacas un troisième journal carliste ». C'est à ce moment de sa vie que Pitrat, ayant quitté la place Confort, où se trouvait son atelier, était venu s'établir au numéro 3 de la rue de l'Archevêché, dans cette maison où Dominique-Laurent Ayné, successeur de Kindelem par C. Coque, exploitait déjà une imprimerie dont Pitrat devait prendre la suite quatre ans plus tard.

En 1841, et bien que les recensements de Lyon n'en fassent plus aucune mention, Pitrat demeure toujours rue de l'Archevêché, et il y imprime l'un de ses derniers livres, *l'Histoire de l'inondation de Lyon*, de Chambet.

Revenu de Paris à Lyon, Théodore Pitrat fut l'un des candidats à la députation du Rhône, en avril 1848.

Bibliographie

Biographie contemporaine des gens de lettres de Lyon, Lyon, 1826.

Un Jésuite défroqué, *Les Martyrs lyonnais, ou la Ligue de 1829...*, Paris-Lyon, mars 1829, p. 55.

Aimé Vingtrinier, « Histoire des journaux de Lyon », *Revue du Lyonnais*, 1857, xv, p. 358.

E. Sédard, « F. Pitrat », *L'Intermédiaire des imprimeurs*, 15 novembre 1893, p. 15.

« Pitrat aîné », *Bulletin des maîtres imprimeurs de Lyon*, 1893, p. 279.

F. Gadrat, « Les journaux légitimistes de Lyon et leur personnel sous la Monarchie de Juillet », *Revue d'histoire de Lyon*, 1913, p. 302.

1. Pérat plus haut dans le ms et partout ailleurs dans le corps du texte. (AM)